

Rocquelune, Rocquelenne, Rockland (Ontario) ou le Testament d'une enfance de Joseph Rudel-Tessier

France Simard, « *Rudel-Tessier, la vie et « Roquelune »...* », *Le Droit*, 17 décembre 1983, p. 38.

Yolande Grisé

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39386ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grisé, Y. (1984). Compte rendu de [*Rocquelune, Rocquelenne, Rockland (Ontario) ou le Testament d'une enfance de Joseph Rudel-Tessier* / France Simard, « *Rudel-Tessier, la vie et « Roquelune »...* », *Le Droit*, 17 décembre 1983, p. 38.] *Lettres québécoises*, (33), 42-44.

ROQUELUNE, ROQUELENNE, ROCKLAND

(Ontario)

ou le Testament d'une enfance
de Joseph Rudel-Tessier

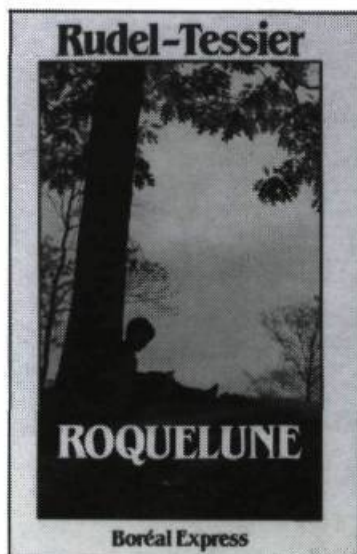
Après *Les Pays étrangers* de Jean Éthier-Blais, paru chez Leméac en 1982, voici que la littérature ontarioise vient à nouveau de s'enrichir de la publication d'un autre roman aux fortes intonations autobiographiques: *Roquelune* signé Rudel-Tessier chez Boréal Express.

Aux confidences graves, mélancoliques et réservées de l'écrivain du Nord de l'Ontario, immigré de l'intérieur, se substitue, dans *Roquelune*, le propos verbal, abondant et imagé d'un journaliste de carrière issu de l'Est ontarien, région encore si intimement liée au Québec par les eaux de la rivière, le sang des familles, le rituel des déménagements et le va-et-vient quotidien de générations de travailleurs.

Un empayement

Comme son auteur, le jeune héros de Roquelune est né à Ottawa, avant de vivre quelques brèves années dans la ville de Hull:

«Je savais que j'étais né à Ottawa, et j'étais fasciné par cette ville si belle à voir de la rive humiliée de la Grand-Rivière, où Holle (lire Hull) se faisait toute petite, tout humble. Mon père avait beau dire qu'Ottawa levait le nez sur Holle comme les vieilles Anglaises sur les chiens des pauvres, parce qu'elles les soupçonnaient tous d'avoir des puces, je ne trouvais pas là de raison pour m'empêcher d'être fier d'être né dans cette belle ville.» (p. 9)



À cette fierté bien légitime d'un gamin de la place, particulièrement doué pour la beauté des choses, s'alliait un autre sentiment non moins légitime et assez répandu parmi les habitants démunis de la rive gauche de l'Outaouais devant la hauteur de la rive d'en face, un sentiment de belle revanche naturelle :

«Tu te rends compte de la chance que nous avons d'habiter Holle, dit mon père. Pense à ces pauvres députés et sénateurs qui sont condamnés à regarder ce ramassis de cabanes tandis que nous, on n'a qu'à lever la tête pour apercevoir tout ce qu'il y a de beau à Ottawa d'un seul coup d'oeil. Le plus beau de ce qu'il y a à Ottawa, se re-

prit-il, car il essayait toujours de ne pas exagérer.» (p. 23)

Mais c'est à Roquelune, petite localité ontarienne de Rockland, «peut-être unique dans le monde» (p. 93), que «nous disions Roquelune» et que les vieux prononçaient «Roquelenne» (p. 56), que va l'attachement profond et inaltérable du jeune enfant d'alors et du vieillard d'aujourd'hui. Ce Roquelune au nom berceur et rêveur, où Rudel-Tessier a passé les dix plus importantes et décisives années de son enfance et qu'il considère comme «sa vraie patrie charnelle — cette patrie qu'on ne choisit pas.» (p. 93): «un coin de terre unique où j'ai vécu les années pendant lesquelles on subit les influences diverses de la famille, des camarades, du milieu et surtout (peut-être) du paysage.» (p. 212). Aussi, quand vient le temps de dresser le bilan de son aventure humaine, Joseph Rudel-Tessier n'hésite pas à écrire:

«Je n'avais pas tout à fait seize ans quand j'ai quitté Roquelune pour la seconde fois, et cette fois pour de bon. Quand je réfléchis sur ma vie, je me dis que je n'ai rien appris d'important depuis, que j'étais déjà l'homme que j'ai été toute ma vie.» (p. 214)

Le testament d'une enfance

Présenté comme un roman sur la page de titre du livre, *Roquelune* se lit assurément comme un roman, bien qu'il n'en

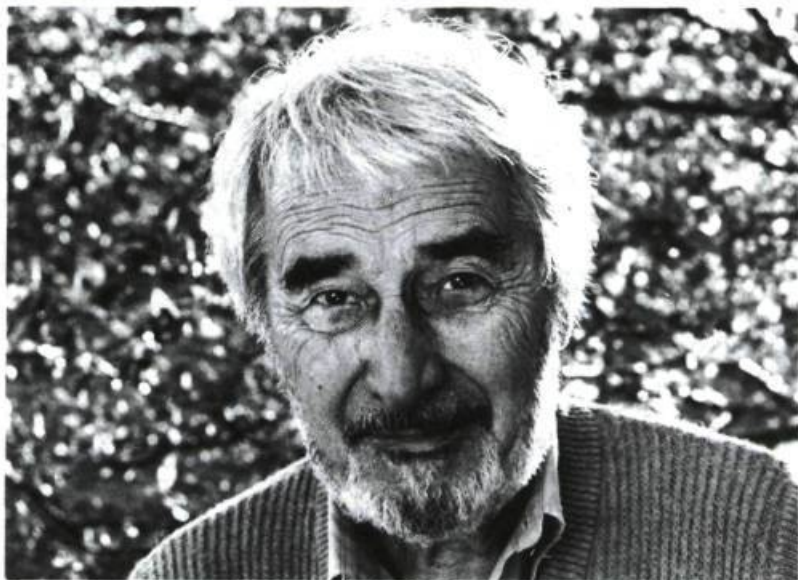
soit pas un. Et cela, de l'avis même de l'auteur.

En fait, le projet initial de Rudel-Tessier était d'abord d'écrire sur Roquelune une sorte de livre-témoignage offert en hommage à «ces gens qui l'habitaient et pour qui (il) éprouve encore un sentiment de compagnonnage pour avoir fait un bout de chemin avec eux.» (p. 93). Mais, en cours d'écriture, et l'intention et la forme du texte se sont considérablement transformées. Ainsi d'«essai auquel (il) avait d'abord pensé, et qui se serait appelé: *Il aurait peut-être fallu haïr les jolies petites Anglaises*» (p. 212), le livre a pris la forme inattendue et plus sympathique, il faut le reconnaître, d'«une sorte de testament de (s)on enfance» (p. 93), dans lequel l'auteur-journaliste «di(t) les choses à mesure qu'elles (lui) viennent. Qu'elles lui reviennent» (p. 211).

Toutefois, par-delà la mémoire qui se souvient et la voix de l'ancien qui raconte, émergent la trame d'une vie qui se confie et le drame d'un homme qui, à soixante-dix ans, bien que satisfait d'avoir, au bout du compte, «assez bien réussi sa vie»¹, confesse avec pudeur avoir éprouvé au cours de son existence le sentiment tragique de l'avoir ratée.

Cette mutation magique de l'écriture, qui touche comme une grâce tout véritable écrivain, se fait dans les pages de *Roquelune* plus perceptible qu'ailleurs, à des moments précis de ce récit qui prend à quelques reprises l'allure d'un entretien intime avec soi-même. Ainsi, dès le premier passage du premier chapitre, qui s'intitule «La Guerre est finie», le lecteur est mené de main de maître en pleine fiction, croit-il: un vétéran lui parle... du haut de ses six ans! Le romancier Rudel-Tessier sait captiver et raconter. Les moments privilégiés de l'enfance, les personnages singuliers, la famille aimée, la pauvreté apprivoisée, les situations cocasses, les premières violences, etc. défilent avec une sincérité et une légèreté bien tempérées.

Mais, au tiers du livre environ, plus précisément au neuvième chapitre, Rudel-Tessier quitte une première fois son récit, comme au terme d'un enfantement d'auteur, pour s'entretenir avec lui-même, dirait-on, du sujet de son livre, de ces mots qui le travaillent. Il découvre brusquement et avoue alors en toute franchise qu'il est «parvenu à l'âge où l'on a



Joseph Rudel-Tessier.

envie de parler de soi», qu'il est «en train de faire la sorte de livre qu'on écrit quand on écrit un premier livre comme s'il devait être le dernier. Le livre de la dernière chance de dire les choses!» (p. 93). Mais quelles choses? Apparemment, «toutes ces choses qu'on a envie de dire, parce qu'on s'est persuadé qu'elles avaient de l'intérêt pour les autres. Et toutes les idées qu'on s'est faites sur les choses, parce qu'on s'est mis à croire qu'elles sont justes et qu'on a le devoir de les proclamer.» (p. 93). Et l'ancêtre de destiner ce testament de son enfance² aux citoyens de Roquelune et à ses enfants qui le «feront lire à leurs enfants, le temps venu.» (p. 94)

Un aveu?

Pourtant, derrière le conteur inné et le patriarche qui n'ennuie jamais, auxquels on sait gré de toujours se garder, tout au long de ces réminiscences, de l'écueil néfaste de l'évocation folklorique ou du lyrisme chauvin un écrivain veille dont le dire particulier germe sous nos yeux. C'est ainsi qu'au peu plus des deux tiers du volume, soit au chapitre vingt-deux, Rudel-Tessier quitte une seconde fois son récit, au bord de l'aveu, interpellé par une écriture qui lui échappe et le ramène obstinément vers lui-même, loin des autres qu'il fait revivre, loin du Roquelune-prétexte dont, dit-il, il voulait «raconter la vraie vérité.» (p. 212).

Des bouts de phrases et des termes repérés au fil de la lecture se font l'écho du projet fondamental que semble constituer, en vérité, *Roquelune*, à l'insu même, peut-être, de son auteur: «Un autre que

moi aurait pu sans doute faire de ce livre un vrai roman.»; «Quand je me suis relu, je me suis rendu compte que je n'avais parlé que de moi»; «Pendant plusieurs jours je me suis débattu avec mon *désarroi* (souligné par le critique). Et puis je me suis *résigné* (souligné par le critique). C'est *mon* enfance que je raconterais»; «Le livre que je voulais écrire depuis tant d'années, du moins que je me *proposais* d'écrire, ce livre, je ne pouvais le faire qu'à ma façon: celle qui *s'imposait maintenant* (souligné par le critique) à moi»; «Alors, il fallait bien que je *consente* (souligné par le critique) à parler de moi, à me montrer tel l'enfant que j'ai été, et à laisser deviner l'homme que je suis devenu.» (p. 212-13).

Et, dans cette dernière partie de son récit, l'auteur révèle sans fracas (ni regrets?) comment un jeune garçon doué et éperdu d'amour pour les livres et les mots, a renoncé délibérément aux études qu'on lui offrait de poursuivre dans un établissement de son choix, pour deux raisons (mentionnées à la page 289) que certains jugeront somme toute assez peu raisonnables, et devint littéralement «porteur d'eau» pour le compte de la ville d'Ottawa. Cet aveu final, retenu au bord des lèvres jusqu'à la dernière ligne du récit et inséré en post-scriptum (!), est pour ainsi dire préfiguré dès le chapitre vingt-deux:

«Oui, j'ai été un petit garçon heureux à Roquelune, dans la pauvreté de Roquelune qui était une pauvreté qui n'avait rien d'humiliant, et qui était loin de la pauvreté que je découvrais dans les livres! Et je conserve une

grande reconnaissance à cette petite ville où j'ai appris à être heureux quoi qu'il arrive, même quand la vie n'était pas drôle, même quand j'étais menacé par des tragédies intimes, et même quand je me rendais compte que je ratis ma vie.» (p. 214)

Tout un univers

À travers les nombreux incidents et anecdotes rapportés avec l'art de conter qui lui est propre, et qu'il sait mettre en valeur dans un texte écrit, à travers les descriptions senties des lieux évoqués et les portraits teintés d'humour ou de sympathie qu'il affectionne, Rudel-Tessier ne cherche pas à reconstituer le bon vieux temps d'autrefois pour quelques coeurs nostalgiques, pas plus qu'il ne tente de redorer le blason du coin de terre qui l'a fait homme.

En fait, *Roquelune* ne joue ni la populaire carte «retro» ni la fausse carte régionaliste, qui exploiteraient son public. L'oeuvre échappe subtilement à ces réductions faciles, en évitant les considérations générales, les courtes vues et les vérités toutes faites des Homais de notre cru sur les Francophones hors Québec ou les Franco-Ontariens — pas une seule fois, d'ailleurs, il n'est question dans ces pages d'une nomination collective des habitants francophones de l'Ontario — pour s'attacher plutôt aux êtres familiers, fréquentés ou rencontrés au hasard de la vie et aux choses connues, aimées ou révélées. Mine de rien et mieux qu'un lourd et long traité spécialisé sur la culture, les propos de Joseph Rudel-Tessier décrivent à petits traits une certaine façon d'être et l'univers des gens ordinaires de toute une époque: les Canadiens-français du début du siècle.

Bien sûr, les vieilles personnes du «Roquelune» d'aujourd'hui prendront un plaisir évident à se replonger dans le village de leur enfance et les jeunes du Rockland actuel, curieux de la vie, percevront peut-être dans cette adolescence retrouvée quelque écho à leur propre découverte du monde. Mais le plus choyé des lecteurs de *Roquelune* sera sans nul doute le lecteur de passage, à qui se révèle dans ces pages le paysage intérieur d'un artiste et d'un poète au coeur fier.

Un homme fier

Parmi les nombreux souvenirs que l'auteur évoque, des images et des com-

mentaires le désignent comme un être doué d'un sens très grand de l'observation et d'une sensibilité qui n'a rien à voir avec l'attendrissement et à laquelle il ne paraît pas devoir renoncer. Son sentiment très vif de la nature et, surtout, cette prédilection spontanée pour les lignes hautes et droites et les formes arrondies retiennent l'attention dans plusieurs descriptions de l'espace, qu'il s'agisse de la grange rouge, du préau ou encore du fameux Cenellier:

« J'ai appris Roquelune petit à petit. Tout de suite, j'ai fait la découverte de l'extraordinaire buisson d'aubépine, poussé en talle, et dont les branches retombaient de très haut jusqu'au sol, laissant au milieu une sorte de salle en forme de coupole reposant sur le sol même, et soutenue au centre par une dizaine au moins de petites colonnes groupées jusqu'au sommet, avant de retomber avec leurs branches, leurs feuilles et leurs fruits. Nous l'appelions le Cenellier, en faisant sentir la majuscule!» (p. 41)

Mais, par-dessus tout, il y avait chez ce petit garçon de Roquelune la passion des mots et de la langue française: «La grammaire et l'orthographe étaient pour moi une sorte de jeu. J'ai vu des roses et j'en ai cueilli me mit dans des ravissements. Quand et quant me parurent d'une logique impeccable et amour, délice et orgue me donnèrent un plaisir extrême.» (p. 188). Passion qui dérivait très tôt vers le délire de lire: «J'ai appris à lire comme on acquiert un vice.» (p. 51) L'enfant s'adonna d'abord à la lecture du journal, des albums illustrés et de ces livres dorés sur tranche de la collection Mame, reçus en prix à l'école: vie de saints et histoire des premiers siècles du christianisme dans la Rome païenne. Puis, vint la découverte de la bibliothèque de l'oncle Adam, «un étonnant autodidacte» aux goûts exotiques qui immunisèrent très tôt le jeune lecteur «contre tous les racismes» (p. 52).

Plus tard, grâce à l'amitié d'un camarade de classe, ce fut la fréquentation de la littérature d'aventure dans les romans de Jules Verne; puis la connaissance d'une certaine littérature royaliste et catholique diffusée sous couverture jaune, comme ce *Jean Canada* écrit par Raoul de Navery, qui «n'était ni noble ni homme — c'était un pseudonyme.» (p. 89). C'est également dans le grenier

de l'ami Lavigne que fut lu *Bug Jargal*, «premier roman de l'adolescent Victor Hugo», et appréciée la prose canadienne, par le biais d'un texte traduit:

«Mon premier roman canadien, je m'en souviens, ce fut *Les Bastonnais*, de John Lespérance. *Les Bastonnais*, c'étaient les *Bostonnais* et les *Bostonnais*, c'étaient les *Américains* et les *Anglais confondus*. [...]

J'ai probablement lu ce livre en traduction, car ce John Lespérance était un Américain, qui faisait carrière de poète et de journaliste à Montréal, dans les journaux anglais. Né au Missouri, il y avait été baptisé Jean-Talon Lespérance, et il avait étudié à l'École Polytechnique de Paris, avant de venir à Montréal. Pourtant, cet ancien officier de l'armée des confédérés durant la guerre civile américaine, avait gardé son coeur de patriote canadien.

Les plus jeunes ne se doutent pas, d'ailleurs, de l'importance qu'eurent dans notre littérature les Canadiens exilés aux États-Unis.» (p. 91).

Et, dans le coeur de cet écolier d'une dizaine d'années, qui se délectait de lectures anciennes et chevaleresques, poussait déjà hors des sentiers battus un homme fier bardé de compassion devant la condition humaine. En témoigne l'attitude du garçon dans l'épisode du gros et gras professeur de latin trop empressé à se jeter aux pieds d'un Monseigneur français en visite dans sa classe pour être en mesure de se relever avec dignité:

«La scène était cocasse, bien sûr, mais elle me serrait le coeur. Je n'aimais pas beaucoup notre professeur (qui ne m'aimait pas) mais le spectacle d'un homme humilié ne m'a jamais fait rire.» (p. 271).

Roquelune? Un récit drôle et émouvant à la manière du jeune héros qui, à l'âge de sept ans (âge de raison, disait-on dans le temps), avait décidé que «la vie ne valait pas la peine d'être vécue si l'on n'était pas heureux»³. □

Yolande Grisé

1. France Simard, «Rudel-Tessier, la vie et «Roquelune»...», *Le Droit*, 17 décembre 1983, p. 38.
2. Ici, par association d'idées et de mots, on ne peut s'empêcher de penser au *Testament de mon enfance* de Robert de Roquebrune!
3. F. Simard, *loc. cit.*